Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Les Fables D'Ésope Phrygien, Avec Celles de Philelphe

Aesopus
Philelphus, Franciscus
Babrius
Avianus

Berlin, 1751

VD18 13076795

Les Fables De Philelphe, Poete Latin.

urn:nbn:de:gbv:45:1-17599

Visual Library

LES FABLES DE PHILELPHE, POETE LATIN.

****

FABLE I.

Du Faucon, & de la Colombe.

Le Faucon ayant apperçu une Colombe, alla fondre de roideur ſur elle, pour la dévorer. Il la tenoit déja entre ſes ſerres, lorsqu'il apperçut par hazard un Pigeon, qui lui parut plus gros, & mieux nourri. Il lâcha la Colombe, pour courir après le Pigeon. La Colombe ſe voyant en liberté, s'enfuit à tire d'ailes. Le Pigeon voloit avec tant de légéreté, & tant de viteſſe, que le Faucon ne put jamais l'attraper. Il voulut donc courir après la Colombe, qui étoit déja bien loin, de ſorte qu'il ne prit ni l'un ni l'autre.

SENS MORAL.

La multiplicité des projets fait ſouvent manquer les entrepriſes. Le Faucon de cette Fable, eſt le ſymbole de ces hommes avides, & inſatiables, qui perdent ſouvent ce qu'ils ont, par un deſir immodéré d'avoir ce qu'ils n'ont pas. Ces gens-là ſe croyent pauvres & indigens au milieu de l'abondance; & ils

ne ſont jamais contens, quoiqu'ils regorgent de biens. Leur avarice inſatiable eſt ſouvent punie, par les fauſſes démarches qu'ils font pour amaſſer de nouvelles richeſſes; on leur fait rendre gorge, & on les prive des biens qu'ils n'ont pas legitimement acquis. Le Faucon tenoit entre ſes ſerres une Colombe, qui ne pouvoit plus échaper. Il ne tenoit qu'à lui de la manger à ſon aiſe; cependant il la laiſſa aller pour courir après une autre proye; mais ſon eſpérance fut trompée, pour n'avoir pas voulu ſe contenter de ce qu'il avoit.

Ta fortune eſt aſſez heureuſe.
Pourquoi d'autres projets veux-tu venir à bout?
L'avide convoitiſe eſt ſouvent dangereuſe,
Et qui veut trop avoir, perd tout.

* *

FABLE II.

De la Couleuvre, & du Hériſſon.

Pendant un temps incommode & fâcheux, le Hériſſon ne ſavoit où ſe retirer. La Couleuvre en eut compaſſion, & le fit entrer dans ſon trou, à condition qu'il en ſortiroit ſi-tôt que l'orage ſeroit paſſé. Le Hériſſon le lui promit; mais ſe trouvant bien à ſon aiſe dans le trou de la Couleuvre, il s'y étendit tout de ſon long, & ſe mit au large, ſans ſe ſoucier d'incommoder ſon Hôteſſe. La Couleuvre murmuroit en elle-même, & ſe ſavoit mauvais

gré

gré d'avoir logé chez elle un animal si incivil, & si incommode; car le Hérisson tenant ses pointes droites, la piquoit de tous côtez; de sorte qu'elle se vit contrainte de lui céder sa loge, & de chercher une autre demeure.

SENS MORAL.

Les ingrats n'ont point de honte de faire du mal à ceux mêmes qui leur ont rendu de bons offices. La Couleuvre receut avec bonté dans sa petite Loge le Hérisson, bien loin d'en avoir de la reconnoissance, il tourna ses pointes contre elle, & l'obligea à se retirer. On voit assez souvent des exemples d'une pareille ingratitude, & des gens qui ont l'esprit assez malfait, pour se servir des faveurs qu'ils ont reçues contre leurs propres bienfaicteurs. Ce vice est bas & fort ordinaire parmi les Valets, qui épient curieusement tout ce que font leurs Maîtres, pour le redire à qui voudra l'entendre. Ces malheureux qu'on loge, & que l'on nourrit, font tout le mal qu'ils peuvent à ceux qui les ont retirez de la misére; & qui leur fournissent de quoi vivre, & toutes les choses nécessaires. S'ils pouvoient, ils chasseroient leurs Maîtres de leurs maisons, comme le Hérisson chassa la Couleuvre. Il y a encore un défaut que la conduite du Hérisson nous apprend à éviter; c'est qu'il faut avoir de la reconnoissance pour ceux qui nous reçoivent dans leurs maisons, & qui nous rendent les devoirs de l'hospitalité. Si la chére qu'ils nous font est frugale, il faut bien se donner de garde d'en paroître mécontent, & de vanter les bons repas que nous avons faits en d'autres lieux; car ce seroit une maniére détournée de mépri-

ſer la réception que l'on nous feroit. L'ingratitude, de quelque eſpéce qu'elle ſoit, eſt très-haïſſable; mais il n'y a point de ſupplices capables d'expier le crime de ceux qui outragent leurs bienfaicteurs, & qui abuſent de leurs bienfaits contre eux-mêmes, comme fit le Hériſſon à l'égard de la Couleuvre.

Un malheureux implore ton ſecours;
Il eſt beau de te voir adoucir ſa diſgrace,
Mais ſouvent d'un bienfait le ſouvenir s'efface,
Crains de te repentir d'avoir ſauvé ſes jours.

* * * * * * * * * * *

FABLE III.

Du Serpent, du Renard, & du Hériſſon.

Le Serpent ayant réſolu de ſe venger du Renard, ſe mit à le careſſer, & lui tint ce langage. Je ne ſai, lui dit-il, ſi tu connois par expérience, combien la chair du Hériſſon eſt délicate, & de bon goût. Il n'y a point de mets plus exquis, ni qui te convienne mieux; ſi tu en avois tâté, tu ne voudrois plus manger d'autre choſe. Je te conſeille d'en faire l'expérience, voici un Hériſſon qui ſe préſente fort à propos, tu pourras aiſément le ſurprendre, car il ne ſe tient point ſur ſes gardes. Attaque-le promtement, ſans redouter ſes pointes. A

peine

peine le Serpent eut-il achevé sa harangue, que le Renard se jetta sur le Hérisson à corps perdu, pour le manger; mais le Hérisson eut recours à sa ruse ordinaire; il se ramassa en rond comme une boule toute hérissée de pointes. Le Renard ne s'en effraya point d'abord, & résolu de poursuivre sa proye, ne voulut point lâcher prise, espérant toûjours de venir à bout du Hérisson; mais plus il le serroit, plus il sentoit la pointe de ses aiguillons. Enfin vaincu par la douleur, il abandonna son entreprise, en s'écriant: O Dieux, que vous avez produit une dangereuse espéce d'animaux! mais je suis bien dupé, d'avoir cru si légérement le conseil d'un traître.

SENS MORAL.

Il faut examiner mûrement la nature des conseils qu'on nous donne, avant que de s'y rendre, & de quelle part ils nous viennent. On peut connoître par la supercherie que le Serpent fit au Renard, à quels artifices ont recours ceux qui veulent se venger. Quoi qu'en disent les vindicatifs, cette passion n'est pas une marque de courage. Il y a plus de grandeur d'ame à pardonner qu'à se venger. Ceux qui portent la vertu jusqu'à faire du bien à ceux qui leur ont fait du mal, méritent des louanges immortelles. Agésilas procuroit sous main des Charges à ceux qui le haïssoient, quand il connoissoit qu'ils avoient d'ailleurs du mérite. Phi-

lippe, pére d'Alexandre, faisoit du bien à ceux qui le déchiroient par leurs médisances. La vengeance que le Serpent voulut prendre du Renard étoit très-lâche, & très blâmable; parce qu'il y intéressoit le Hérisson, dont il n'avoit aucun sujet de se plaindre. Le Renard, tout fin qu'il est, fut un peu trop crédule en cette affaire, & donna trop légérement dans le panneau que le Serpent lui tendoit. C'est un avis pour nous tenir en garde contre les surprises de nos ennemis, qui nous donnent quelquefois des conseils desavantageux, sous prétexte d'entrer dans nos intérêts. Un Philosophe disoit, qu'il ne faut point ajoûter de foi aux paroles de ses ennemis, même dans les choses croyables; & qu'on doit au contraire croire ses amis, même dans les choses qui paroissent incroyables. Le Serpent, pour mieux tromper le Renard, & pour le faire tomber dans le piége qu'il lui tendoit, employa la ruse, & la flaterie. Le Renard se laissa séduire, quoiqu'il soit si rusé lui même, & si expert en l'art de tromper; mais cet exemple nous prouve, que les plus fins se laissent aisément surprendre par les flateries & par les encens.

Toûjours dans leurs conseils les méchans sont à craindre,
Et sous de beaux dehors quelque piége est tendu.
Des maux qu'ils t'ont causez, tu ne dois pas te plaindre,
A ta crédulité ce châtiment est dû.

FABLE

FABLE IV.

Du Renard, & de l'Ecrevisse.

L'Ecrevisse fachée de se voir l'objet des railleries du Renard qui lui reprochoit qu'elle marchoit à reculons, lui dit un jour, toute en colére, ne m'insulte pas comme tu fais; je te défie à la course; & quoique tu te vantes de ta vitesse, je te surpasserai en légéreté. Le Renard regardant l'Ecrevisse avec un ris moqueur, accepta le défi. Alors l'Ecrevisse s'accrocha subtilement à se queue, sans qu'il s'en apperçût, & s'y tint ferme, pendant que le Renard couroit. Lorsqu'il fut arrivé auprès du but, il se détourna pour voir où étoit l'Ecrevisse; mais elle se détacha finement de la queue du Renard, & elle se trouva par ce moyen plus avancée que lui, & plus près du but. Alors se moquant de son adversaire, elle eut l'audace de lui dire, qu'elle avoit mieux couru que lui. On te croiroit, lui repartit le Renard, si tu pouvois marcher autrement qu'à reculons.

SENS MORAL.

Les railleurs doivent souvent s'attendre à être raillez à leur tour. L'Ecrevisse ennuyée de se voir l'objet des mauvaises plaisanteries du Renard, résolut de s'en venger, & de le battre de ses propres armes.

Landesbibliothek Oldenburg

armes. Il se moquoit toûjours de sa lenteur, & de sa maniére ridicule de marcher à reculons. Ce Renard étoit de l'humeur de la plûpart des hommes, qui s'attachent à examiner les défauts d'autrui, pour les leur reprocher incivilement. On peut souffrir une raillerie innocente, qui se dit en passant, & sans aucun dessein d'offenser; mais on ne souffre guére celles qui sont les effets d'une malice envenimée, ou qui regardent des défauts personnels; c'est à quoi il ne faut jamais toucher. Un homme qui ne fait que rire quand on lui reproche d'aimer le vin, & les femmes, & d'autres vices de cette nature, est au desespoir, quand on lui reproche d'être borgne, ou boiteux, & d'avoir la taille contrefaite; quoiqu'il ne puisse point remédier à ces imperfections naturelles, & qu'il n'y ait point de sa faute en cela. C'est ce que le Poëte à voulu figurer dans cette Fable de l'Ecrevisse qui se trouva très offensée que le Renard lui eût reproché, qu'elle marchoit de travers, & à reculons; & elle n'eut point de repos jusqu'à ce qu'elle se fût vengée de cet outrage.

Où l'habileté manque, on fait agir l'adresse.
Par là de grands projets ont été couronnez.
Quel plaisir pour celui que la ruse intéresse,
Quand les plus fins par lui sont afinez!

* * * * * * * * * * * * * *

FABLE V.

Du Loup, & du Laboureur.

Un Berger poursuivoit à toute outrance un Loup qui s'étant refugié auprès d'un

d'un Laboureur, le pria très-inſtamment de lui donner un aſyle, & de le mettre en lieu de ſûreté, lui promettant, foi de Loup, de ne manger jamais ni ſes brebis, ni ſes moutons. Le Laboureur ne ſachant où le mettre; cache-toi promptement, lui dit-il, ſous ce monceau de paille; perſonne n'aura la penſée de t'y venir chercher; & je te donne ma parole de ne point découvrir le lieu de ta retraite. Le Loup ſe cacha donc le mieux qu'il put ſous cette paille. Le Berger arriva incontinent armé d'un gros bâton, & demanda au Laboureur s'il n'avoit point vu le Loup. Non, lui dit-il, mais en même-temps, il lui fit ſigne de l'œil, pour lui découvrir le lieu où il étoit caché. Le Loup remarqua ce ſigne, le Berger n'en profita pas, & ne put découvrir le lieu, où étoit le Loup. Il fit encore dans la forêt pluſieurs courſes inutiles, & retourna enfin chez lui tout triſte ſans avoir pu trouver le Loup, qui ſortit promptement du lieu où il s'étoit mis; & dit, s'adreſſant au Laboureur. Je vous remercie de l'aſyle que vous m'avez donné, & je tâcherai quelque jour de vous donner des marques de ma reconnoiſſance, quand l'occaſion s'en préſentera.

SENS

SENS MORAL.

L'envie de nuire eſt réputée pour l'effet; & l'on ſait autant de mauvais gré aux gens pour le mal qu'ils veulent nous faire, quand il n'y a que la volonté qui leur manque, que pour celui qu'ils nous font. Le Loup eut ſans doute raiſon de ſe fâcher contre le Laboureur, qui fit tout ce qu'il falloit pour trahir le Loup, & pour le faire prendre dans l'endroit où il s'étoit retiré. Ainſi ce Laboureur perdit le fruit de ſon bienfait, & s'attira par ſa ſupercherie, l'indignation du Loup, qui s'en vengea dans la ſuite ſur ſes brebis, & ſur ſes moutons. Rien n'eſt plus à craindre qu'une haine cachée ſous de belles apparences d'amitié; car l'on ne s'en défie pas, & l'on ne peut guére ſe précautionner contre ceux qui nous font des offres de ſervice pour nous trahir, & pour nous livrer à nos ennemis. Le Villageois dont il eſt parlé en cette Fable, offre une retraite au Loup, qui lui demandoit un aſyle; mais en même temps il découvre à ceux qui le pourſuivoient, l'endroit où il s'étoit caché; de ſorte qu'il ne lui offrit ſa maiſon que pour le livrer à ſes ennemis. Mille gens jouent encore dans le monde le perſonnage de ce perfide. Il vous font de beaux ſemblans d'amitié; mais ils cachent une malice noire ſous ces beaux dehors, & ils ne vous font ces feintes careſſes que pour vous perdre. Cependant il arrive ſouvent que leur diſſimulation eſt punie comme ils le méritent; car quand on a découvert leur perfidie, non ſeulement on ne leur tient aucun compte des bons offices qu'ils nous ont rendus; mais on met encore tout en œuvre pour les punir des trahiſons qu'ils avoient envie de nous faire.

Crains

Crains le reproche amer de n'être pas fidelle.
Quand à quelqu'un donnant ta foi,
Tu suis en la faussant ta pente naturelle,
Tu fais naître en son cœur une haine mortelle,
Qui peut un jour éclater contre toi.

* *

FABLE VI.

De deux Voyageurs.

Deux jeunes hommes convinrent de voyager ensemble, & avant que de commencer le voyage, ils se promirent mutuellement de ne point s'abandonner dans tous les périls où ils pourroient se trouver. Quelques jours après ils rencontrérent sur leur route, un Sanglier qui vint à eux d'un air furieux. Les deux Voyageurs se défendirent d'abord avec beaucoup de courage, & se servirent de leurs armes avec toute l'adresse dont ils purent s'aviser. Ils arrivérent sur le bord d'un ruisseau que les eaux de la pluye avoient extrêmement enflé. Ils se querellérent à ce passage; & cette dispute à contre-temps, fut cause que l'un d'eux se noya misérablement, & que l'autre fut devoré par le Sanglier.

SENS MORAL.

Les ſociétez ſon plus ruïneuſes qu'utiles, quand la bonne intelligence vient à ceſſer. Les amitiez ne ſe lient qu'avec peine, & ſe rompent fort facilement. Des intérêts différens, quelque légére diſpute qui ſurvient pour des bagatelles, quelques formalitez mal obſervées de part & d'autre; tout cela ſuffit pour refroidir des amis qui ont été long-temps en fort bonne intelligence. La diverſité des humeurs, & du tempérament eſt encore un grand obſtacle a la durée de l'amitié; de ſorte qu'il eſt d'une extrême conſéquence, avant que de s'embarquer dans aucune liaiſon, de bien connoître le genie, & les mœurs de ceux à qui l'on veut ſe donner. Les deux Voyageurs de cette Fable ſe promettent réciproquement en commençant leur voyage, une amitié réciproque, & de ſe ſecourir dans tous les dangers où ils ſe trouveroient; mais une diſpute qui s'échauffa ſur le point de paſſer un ruiſſeau, à qui paſſeroit le prémier pour éviter la dent du Sanglier qui les pourſuivoit, fut cauſe qu'ils périrent tous deux miſérablement; au lieu que s'ils euſſent continué à ſe défendre, comme ils avoient fait d'abord, ils auroient pu ſe garantir de leur ennemi commun.

Quand deux amis ſe deſuniſſent,
Dans leurs diſſenſions tout eſt à redouter.
Emportez ſur un rien, & vifs à conteſter,
Quelquefois tous les deux périſſent.

FABLE VII.

De la Poule, & de ses Poussins.

Une Poule ayant rencontré un monceau de blé, se mit à crier de toute sa force, pour appeller ses Petits & pour leur faire part de cette découverte. Ils y accoururent tout aussi-tôt & commencérent à écarter le grain avec leurs piez. La Poule voyant leur sottise, leur demanda pourquoi ils profitoient si mal d'une si belle occasion, & pourquoi ils dispersoient de la sorte tout le grain qu'ils avoient devant eux. Ma mére, lui répondit l'un des Poussins, nous suivons vôtre exemple, & nous pratiquons en cela les leçons que vous nous avez montrées plusieurs fois.

SENS MORAL.

Les exemples sont plus persuasifs que les discours; & pour persuader effectivement, il faut pratiquer ce que l'on enseigne. Ce qui est en cela de fâcheux, c'est que l'on a toûjours plus de penchant à suivre les mauvais exemples que les bons, à cause de la corruption de la nature. Ce n'est pas une excuse légitime pour se justifier, de dire que l'on fait ce que l'on a vu faire aux autres. S'il est louable de les imiter quand ils font bien, & qu'ils pratiquent la vertu, il n'est nullement permis de les imiter quand ils font mal. La réponse que fit à la Poule l'un de ses Poussins, qu'ils éparpilloient le grain à son exemple, doit apprendre

aux péres & aux méres à ne jamais rien faire devant leurs enfans, que ce qu'ils veulent qu'ils imitent. Ils doivent se cacher avec de grandes précautions, quand ils veulent faire quelque chose qui seroit capable de blesser leur imagination encore tendre. Ces exemples font de grandes impressions sur leurs esprits & font cause souvent qu'ils se jettent dans de grands desordres.

Quand tu blâmes quelqu'un, ton soin doit être extrême,
A voir si tes défauts ne parlent point pour lui.
On a tort de vouloir condamner en autrui
Ce qu'on se pardonne à soi même.

* * * * * * * * * * * * * *

FABLE VIII.

Du Palmier, & de la Citrouille.

Le Palmier étoit demeuré stérile durant plusieurs années; mais il se flatoit de l'espérance de porter à l'avenir des fruits plus beaux que par le passé. Un Villageois sema par hazard au pié de ce Palmier plusieurs grains de Citrouille, qui produisirent de grosses tiges, & des feuilles fort larges, qui s'élevant le long du Palmier, portérent leur fruit jusqu'au plus haut de ses branches. Eh quoi! dit le Palmier tout en colére à la Citrouille, toi qui n'es que ventre, & que graine, as-tu bien l'audace de t'élever jusqu'à moi, & d'empié-

ter

ter ſur mes terres? Contente-toi de te renfermer dans tes bornes, & n'uſurpe pas avec tant d'inſolence un fonds qui m'appartient. Ces paroles du Palmier irritérent plus que jamais l'orgueil de la Citrouille. Je me moque de toi, lui repliqua-t'elle fiérement; je porte ma tige & mes feuilles où il me plaît, & j'occupe plus de terrain que mes voiſins ne le voudroient; mais tu ne connois pas encore tout mon pouvoir; mes enfans dont le nombre croit chaque jour, te l'apprendront à ta honte. Voilà ſans doute des menaces bien inſolentes, repartit le Palmier; mais au moins apprens moi depuis quel temps tu t'es élevée ſi haut, & ſi tu ne rampes plus à terre. C'eſt ſeulement depuis trois mois, répondit la Citrouille, que je ſuis parvenue à ce point d'élévation où tu me vois. Tu n'as pas perdu ton temps, repliqua le Palmier; mais auſſi ne te reſte-t'il plus de chemin à faire.

SENS MORAL.

La préſomtion & la vanité empêche que l'on ne ſe connoiſſe, & groſſit ſouvent mal à propos l'idée que l'on a de ſon mérite. La Citrouille, que ſa maſſe & ſon poid obligent à ramper toûjours à terre, a l'inſolence de ſe comparer au Palmier, parce qu'elle s'étoit élevée fort haut à l'appui de ſes branches. C'eſt le ſymbole de ces hommes groſſiers & terreſtres leſquels

ayant plus de présomption que de mérite, veulent s'égaler aux plus grands personnages, & aux plus beaux génies. Ils se flattent mal à propos, que l'éclat dont ils sont revétus éblouït tout le monde, & suffit pour cacher leurs mauvaises qualitez. Mais les mêmes choses par où ils prétendent se faire valoir, c'est justement ce qui les expose à l'envie, & au mépris de tout le monde. Ils ressemblent en quelque maniére à la Citrouille dont les larges feuilles, qui ont d'abord une si belle apparence, se reserrent tout à coup, se flétrissent, & se détachent de leur tige ; d'où l'on peut apprendre qu'une élévation précipitée n'est jamais durable. Aussi voit-on que ces personnes qui font une grande fortune en peu de temps, tombent de même, & passent comme un éclair, ou un torrent, dont l'éclat & le bruit ne durent que quelques momens.

Cesse de t'applaudir, de voir en un moment
Ta fortune si haut montée.
Une grandeur soudaine, & trop précipitée
Est bien sujette au changement.

* *

FABLE IX.

Le Lion, & le Pourceau.

Un Lion passant un jour dans une Forêt, voulut se détourner d'un chemin rempli de boue. Il apperçut un Pourceau dans le milieu de la fange, qui s'y veautroit. Infame animal, lui dit-il, n'as-tu point de honte de venir chercher un lieu si vilain, &

& si puant, qui fait soulever le cœur de tout le monde? Ne ferois-tu pas mieux de te tenir toûjours net & propre, au lieu de salir, comme tu fais, tes soyes dans la fange? Le Pourceau reçut de fort mauvaise grace cette remontrance. De qui te mêles-tu, repliqua-t'il au Lion? je ne censure point ce que tu fais? laisse-moi vivre à ma fantasie, & ne te mêle point de mes affaires. Je fais ce qu'il me plaît, fais de même ce que tu voudras, & vis à ta mode.

SENS MORAL.

Les actions infames choquent les personnes raisonnables, & attirent leurs remontrances, qui sont pour l'ordinaire assez mal reçues, comme on le voit par l'exemple du Pourceau, qui trouva fort mauvais que l'on lui reprochât d'aimer l'ordure, & de se veautrer dans la fange. Quoique la remontrance du Lion fût bien fondée, & très-raisonnable, cependant le Pourceau, bien loin d'en profiter, s'en offensa. Voilà ce que font la plupart de ceux qui s'abandonnent aux vices; ils ne peuvent souffrir les remontrances de ceux qui veulent les remettre dans le bon chemin, & les ramener à leur devoir. Au lieu de leur en savoir bon gré, ils les regardent avec horreur, comme s'ils étoient leurs plus cruels ennemis. Voilà ce qui fait que les hommes se corrigent rarement de leurs défauts, dont ils ne s'apperçoivent pas toûjours eux-mêmes, ils fuyent ceux qui leur montrent le flambeau pour les éclairer. C'est en quoi l'on raisonne mal; car il faudroit avoir autant de docilité

pour les corrections, que l'on a d'avidité pour les louanges. On veut être applaudi quand on a fait une bonne action, pourquoi ne vouloir pas être redressé quand on a fait une fausse démarche? Ceux qui n'aiment pas les corrections, ont bien de la peine à en revenir, quand ils ont fait quelque faute; mais il faut aussi que les personnes qui s'ingérent de faire des reprimandes aux autres, prennent bien leur temps; autrement elles ne font qu'effaroucher & rebuter, au lieu de faire un bon effet. Le Lion avoit droit de reprendre le Pourceau d'aimer ainsi l'ordure & de se veautrer dans la fange; cependant il ne profita point de ses bons avis. C'est ainsi que ceux qu'une habitude invétérée retient depuis long-temps dans le mal, rebutent les conseils de ceux qui tâchent de les ramener à la raison. L'accoutumance ajoûte un nouveau poids au penchant naturel qui les porte au vice, & les empêche de sortir du bourbier où ils se sont enfoncez.

Chacun selon son goût se forme des plaisirs,
Quel droit a-t'on d'y trouver à redire?
Comme nôtre penchant régle seul nos desirs,
Lorsqu'ils sont satisfaits, cela nous doit suffire.

* * * * * * * * * * * * * * *

FABLE X.

Du Passereau, & de l'Hirondelle.

Un Passereau ayant apperçu sur le toit d'une maison une Hirondelle qui chantoit sans cesse lui tint ce langage. En véri-

vérité je porte envie à ton bonheur, tu passes toute ta vie dans la joye, sans appréhender le chagrin ni aucune infortune; & moi je me vois sans cesse exposé à de continuelles allarmes. Le mouvement de la moindre feuille me glace, & me fait trembler. Cependant ton assûrance est telle, que tu demeures tranquille parmi le bruit des hommes, & que tu ne t'enfuïs point à leur approche. Je ne comprens pas pourquoi ils te ménagent de la sorte, puisque le bruit que tu fais doit les incommoder beaucoup. Ma surprise est donc bien fondée, de voir qu'ils te laissent en paix, & qu'ils ne te chassent pas comme une fâcheuse, & une importune, & de ce qu'ils ne tendent pas des piéges pour te faire mourir. L'Hirondelle fit cette réponse au Passereau, élevant sa voix plus haut qu'à l'ordinaire. C'est à tort, lui dit-elle, que tu m'insultes de la sorte; car quelque mérite que tu croyes avoir, par quel endroit oses-tu te comparer à moi? Ton chant est tout uni, & toûjours sur le même ton, il n'y a rien de doux, ni de mélodieux dans ton ramage; tu fais un tort considérable aux moissons; car le grain n'est pas plutôt semé, que tu le manges, & tu détruis par ce moyen l'espérance des Laboureurs. Ils n'ont point à me reprocher

un ſemblable dégât, ainſi ils me ſouffrent de bon cœur dans leurs maiſons, parce que je les réjouïs par mon chant. Outre tous ces avantages, j'ai encore le talent de purger l'air des inſectes, & des autres animaux qui l'empoiſonnent. Tâche donc de faire comme moi; alors les hommes te témoigneront la même complaiſance qu'ils me témoignent.

SENS MORAL.

On s'affectionne à ceux qui ne ſongent qu'à faire du bien; mais l'on perſécute ſans ceſſe ceux qu'un méchant naturel porte toûjours à faire du mal. C'eſt ce que Philelphe a voulu donner à entendre dans la Fable de l'Hirondelle, & du Paſſereau. L'une réjoüit par ſon chant ceux chez qui elle habite; mais le Paſſereau, avide & avare, pille les moiſſons des Laboureurs. Auſſi ils le chaſſent, & lui tendent de piéges pour le ſurprendre. Voilà pourquoi il avoue ingénûment à l'Hirondelle, qu'il paſſe ſa vie dans des appréhenſions continuelles d'être pris ou aſſommé. Mais l'innocente Hirondelle paſſe ſa vie tranquillement parmi les hommes. Ils la ſouffrent dans leurs maiſons, parce qu'elle ne leur fait point de mal, & qu'au contraire elle tâche de les réjoüir par ſon chant.

Toûjours au moindre bruit l'ame de trouble atteinte,
Tu fuïs, & voudrois te cacher.
Qui n'a rien à ſe reprocher
Demeure ferme, & vit ſans crainte.

FABLE XI.

De la Pie, & de son Poussin.

La Pie voulant donner des leçons à l'un de ses Petits avant que de le laisser sortir du nid, Evite autant que tu pourras, lui dit-elle, l'approche de quelque homme que ce soit. Si tu vois qu'il porte un Arc, tiens pour assuré que la fléche est toute prête, & qu'on la décochera contre toi. S'il se baisse pour ramasser une pierre, prens garde qu'il ne te la jette pour t'écraser. Ma Mere, lui repliqua le petit, vôtre avis me paroît fort sage, & fort utile; mais si cet homme, dont vous me parlez, a fait amas de pierres, & qu'il les ait cachées dans son sein, comment pourrai-je éviter cette surprise? Je crois que le plus sûr est de prendre d'abord la fuite & de m'éloigner de mon ennemi, sans m'amuser à observer ses actions, de peur que cette recherche ne me soit funeste. C'est bien raisonner, repartit la Pie. Ce parti me semble beaucoup plus sûr, & je trouve ton avis préférable au mien.

SENS MORAL.

Les réflexions des jeunes gens peuvent être quelquefois mises en paralléle avec celles des vieillards les plus sages. L'expérience donne aux derniers un grand ascendant sur les jeunes gens, qui doivent avoir beau-

coup de déférence & de docilité pour ceux dont l'âge a meuri l'esprit. Cependant la Fable répréſente un petit Oiſeau qui n'eſt pas encore ſorti du nid, & qui raiſonne fort juſte pour la conſervation de ſa vie, & ſur les meſures qu'il devoit prendre pour éviter les embûches de ceux qui auroient pu la lui ravir. Il renchérit en ſubtilité ſur les conſeils que ſa mére avoit voulu lui donner. Il lui répréſente que ce n'eſt pas aſſez de ſe défier de ſon ennemi; mais qu'il faut auſſi prévenir ſes attaques, & empêcher qu'il ne nous nuiſe. Le ſeul bon ſens ſuffit pour ſuggérer ce ſentiment à tous ceux qui ſont capables de raiſonner. Si l'on ſe ſent trop foible pour réſiſter aux attaques de ſes ennemis dont on connoît les mauvaiſes intentions, le parti le plus ſûr eſt de fuir & de ſe mettre par la retraite à couvert de leurs perſécutions. C'eſt la remontrance fort ſage que le Pouſſin de la Pie fit à ſa mére, lui donnant à entendre, qu'il ne ſeroit plus temps d'éviter le péril, quand ſa vie ſeroit menacée, & que l'on décocheroit des traits contre lui.

Avec raiſon les vieillards ſon priſez,
Leur jugement eſt mûr, leur prudence ſolide;
Mais pour prendre au beſoin un bon conſeil pour guide,
Les jeunes quelquefois ſont les plus aviſez.

* * * * * * * * * * * * * * *

FABLE XII.

Du Loup, du Renard, & de l'Ane.

Le Loup, le Renard, & l'Ane, partirent de compagnie pour aller faire des courſes par le monde. A peine ſe furent-ils

ils embarquez dans le vaiſſeau qui devoit les porter, qu'ils ſe virent attaquez d'une furieuſe tempête. La peur les ſaiſit quand ils virent le péril qui les menaçoit. Alors le Renard s'adreſſant au Loup, lui dit en gémiſſant, Helas! compagnon, il faut que nous ayons commis quelque grand crime; & c'eſt ce qui attire ſur nous l'orage effroyable qui va nous faire périr. Reconnoiſſons nôtre faute, & demandons en pardon à Jupiter, afin qu'il nous délivre de ce péril. Cette reflexion fit trembler le Loup. Eh, s'écria-t'il tout tremblant, grands Dieux, que j'ai dévoré de moutons & de veaux, & que j'ai de regret de n'en pouvoir manger davantage! Ton crime eſt énorme, lui repartit le Renard; mais parce que ton penchant t'a porté à le commettre, tu mérites d'être traité avec quelque indulgence. Pour moi, j'ai fait main baſſe ſur les Chapons, ſur les Poules, ſur les Canards, & ſur les autres Oiſeaux domeſtiques; mais le crime qui me fait le plus de peine, c'eſt qu'ayant voulu, au travers d'un trou, attraper une Poule qui mangeoit du grain, je ne lui emportai que la tête; le reſte du corps qui étoit aſſez gras, demeura de l'autre côté tout enſanglanté. L'Ane les ayant entendu racon-

ter

Landesbibliothek Oldenburg

ter leur hiſtoire, parla en ces termes. A ce que je vois, mes chers, vous étes tous deux bien plus coupables que moi; car je porte la farine, & je ne mange que le ſon; on me charge de vin, & je ne bois que de l'eau. Cependant puisque vous avez avoué vos fautes de ſi bonne foi, je vous dirai auſſi avec beaucoup de ſincèrité, qu'un jour portant des paniers pleins de pain que mon Maître envoyoit vendre au marché, je laiſſai doucement gliſſer les paniers le long de mon cou juſqu'à terre, & je mangea la farine qui ſe trouva au fond; mais j'en fus rudement châtié; car mon Maître, à mon retour, me donna mille coups de bâton; & il m'auroit aſſommé ſans doute, s'il n'eût pas cru que je lui étois encore néceſſaire. Le Renard, & le Loup qui avoient comploté enſemble de ſe défaire de l'Ane, s'écriérent de concert, Oh le grand crime! Voilà indubitablement la cauſe de cette tempête qui va nous faire périr. Il faut que nous le jettions ſur le champ dans la mer ce malheureux Ane, qui eſt la cauſe de tous nos maux. Ils n'eurent pas plutôt pris cette réſolution, qu'ils l'exécutérent ſans ſe ſoucier des cris de l'Ane qui ſe plaignoit de leur perfidie.

SENS

SENS MORAL.

Les méchans trouvent toûjours assez de prétextes pour opprimer les innocens; & quand ils manquent de bonnes raisons, ils ont recours aux calomnies. Ce fut une grande imprudence à l'Ane de s'associer avec le Loup, & avec le Renard, dont l'un est extrémement cruel, & l'autre extrémement artificieux. Sa vie n'étoit guére en sûreté puisqu'il étoit dans une si mauvaise compagnie. Pour le faire donner dans le panneau, ils lui racontérent malignement les crimes qu'ils avoient commis. Il crut aussi après cet aveu, être obligé de leur declarer les siens, qui n'étoient pas à beaucoup près aussi énormes que ceux du Loup, & du Renard; cependant ces deux scélerats prennent de là occasion de calomnier l'Ane, & de l'opprimer par une insigne supercherie, en lui faisant entendre que sa mauvaise vie étoit l'unique cause des malheurs dont ils étoient menacez. L'aveu que le Loup & le Renard firent de leurs crimes, étoit une impiété à l'égard de Jupiter; car ils ne se repentoient nullement de leurs cruautez. C'est ainsi que les Hypocrites se jouent de la Religion, & abusent des simples par leurs grimaces étudiées. La société que firent ensemble le Renard, le Loup, & l'Ane, peut encore nous apprendre, que les petits & les simples n'ont jamais rien de bon à espérer dans le commerce qu'ils ont avec les Grands, qui abusent de leur autorité pour les opprimer sans qu'ils puissent s'en défendre; non plus que cet Ane infortuné, qui n'eut rien à opposer au Renard, & au Loup, que des plaintes inutiles, dont les scélerats ne se mettent d'ordinaire guére en peine.

Fuis ceux qui plus puissans que toi,
Ne font point scrupule du crime.
De leur seul intérêt ils reçoivent la loi;
Et tôt ou tard tu seras leur victime.

* * * * * * * * * * * * * *

FABLE XIII.

Du Loup, & du Renard.

Le Loup, & le Renard s'associérent ensemble pour aller chercher de la proye, promettant réciproquement de partager avec équité, tout le butin qu'ils feroient dans leur course. Cette résolution étant prise, ils convinrent de leurs faits, & se mirent en campagne. Ils rencontrérent d'abord un beau Cheval, qui paissoit à l'aise dans une vaste prairie. Cet objet leur cause une joye sensible, se flatant de s'emparer d'une si belle proye, qui devoit suffire pour les nourir pendant plusieurs jours. Ils résolurent de l'attaquer sans différer davantage. Cependant la crainte du péril les étonna d'abord; de sorte qu'ils résolurent de tenter l'artifice, & d'aller reconnoître le Cheval, avant que d'avoir recours à la force ouverte; & tâchérent de le prendre par surprise. Le Renard l'aborda le premier & le flatant, lui dit, Je te prie de me déclarer qui tu es; quel est

ton

ton nom, & de quelle famille tu descens. On peut juger à ta contenance que ton origine est noble, & illustre; car tu as la mine fort avantageuse, & un grand air. Ce compliment obligea le Cheval à se tenir davantage sur ses gardes. Je suis bien fâché, répondit-il au Renard, de ne pouvoir éclaircir tes doutes, ni t'apprendre ce que tu as envie de savoir. J'étois si jeune quand je perdis ma mére & tous mes parens, que je n'ai jamais pu avoir une véritable connoissance ni de mon origine, ni même de mon nom. Cependant si tu veux absolument satisfaire ta curiosité, tu n'as qu'à me regarder fixement au pié, & tu y trouveras distinctement écrit tout ce que tu me demandes. Je ne sais pas lire, dit le Renard. Voilà pourquoi il faut que je m'adresse à mon compagnon. Ayant dit cela, il se tourna vers le Loup, & lui raconta l'affaire de point en point, avec une promesse expresse de lui être toûjours fidéle, & de ne l'abandonner jamais. Sur cette espérance, le Loup qui se croyoit plus habile que le Renard, s'approcha du Cheval, & l'abordant avec des yeux étincelans de colére; Qui es tu, lui dit-il? Qui est ton pére, quelle est ta naissance? Tu pourras apprendre exactement toutes

ces

ces circonſtances, lui repliqua le Cheval, ſi tu veux me regarder ſous le pié, où mon pére l'écrivit de point en point avant que de mourir. Le Loup accepta la propoſition, diſant qu'il avoit appris autrefois à lire. Alors le Cheval leva le pié, & frappa le Loup ſi rudement, qu'il l'étendit par terre tout étourdi du coup. Le Renard le voyant dans un état ſi pitoyable. Voilà, lui dit-il en le raillant, tout le fruit que vous avez recueilli de vôtre grand ſavoir. Pour moi, je n'ai jamais rien appris; & vôtre exemple fait que je ne me repens pas de mon ignorance. Si j'euſſe ſçu lire comme vous, le même malheur me ſeroit peut-être arrivé. Ainſi quand j'aurois cent enfans, & quand ces enfans auroient autant de petits-fils, je leur conſeillerois à tous de n'apprendre jamais ni à lire ni à écrire; car ceux qui ſe piquent d'une ſcience ſi ſublime, ne ſont pas toûjours les plus prudens, ni les plus ſages. Tandis qu'ils raiſonnoient enſemble de la ſorte le Cheval eut tout le loiſir de s'éloigner d'eux à toutes jambes. Le Renard aida ſon compagnon à ſe relever de terre le mieux qu'il put; mais à peine pouvoit-il ſe ſoutenir ſur ſes jambes. Que je ſuis malheureux, s'écria-t'il, d'être tombé dans une

ſi

ſi grande infortune, pour avoir été trop ſavant, & que tu dois te ſavoir bon gré de ton ignorance! Alors le Renard ſe mit à plaiſanter ſur l'avanture du Loup, & à le blâmer de ſa ſottiſe. Après cela, ils ſe mirent en chemin pour s'en retourner, l'un bien ſatisfait d'avoir évité le peril par ſa prévoyance; l'autre tellement abbatu de ſa bleſſure, qu'à peine put-il regagner le bois.

SENS MORAL.

Il ne ſert de rien d'être ſavant, ſi le ſavoir n'eſt ſoutenu par la prudence. C'eſt par elle que le Cheval ſe défit de deux ennemis fort dangereux, & qui avoient juré ſa perte. Le Loup & le Renard dont la cruauté, & la ruſe ſont également à craindre, avoient comploté de le faire périr; & ils en ſeroient venus à bout ſi le Cheval n'eût ſagement fait avorter leur deſſein. On peut encore tirer une moralité des paroles du Renard, qui dit, pour ſe tirer d'affaire, qu'il ne ſavoit pas lire, & qu'il n'avoit jamais rien appris; & qui déclare nettement que quand il auroit un grand nombre d'enfans, il ne leur feroit jamais rien apprendre. Il ſe moque par là finement du vain ſavoir du Loup, qui ſe croyoit fort habile, & qui donne cependant ſi groſſiérement dans le panneau que le Cheval lui tendoit; mais les Savans de profeſſion ſont ſouvent plus ſots & plus impertinens que les autres hommes, parce que la ſcience leur gauchit l'eſprit au lieu de le redreſſer. Ce n'eſt pas la faute de la ſcience; mais c'eſt qu'ils en font un mauvais uſage.

Que de ſubtils reſſorts pour tromper ſe deployent:
Que d'artificieux détours!
Crains d'en eſpérer trop; la ruſe tous les jours
Tourne contre ceux qui l'employent.

* * * * * * * * * * * * * *

FABLE XIV.

D'un Paſſant, & d'un Ours.

Un homme doubloit le pas, pour arriver à ſa maiſon avant la nuit. Voyant que les ombres commençoient déja à ſe répandre ſur la terre, & que la neige etoit ſi haute, qu'il avoit toutes les peines du monde à s'en retirer, il réſolut de chercher quelque aſyle, pour ſe mettre à couvert, & pour y paſſer la nuit. Il ne trouva qu'une Caverne qui ſervoit de retraite à un Ours. Il héſita d'abord s'il entreroit, craignant, qu'une bête auſſi féroce ne le mît en piéces, & ne le dévorât. Cependant comme le froid commençoit à le ſaiſir, il aima mieux s'expoſer à la merci de l'Ours, que de ſe laiſſer mourir de froid L'Ours oublia en quelque façon ſa férocité naturelle, & le voyant entrer dans ſa Caverne, il ſe mit à le careſſer, lui offrant des noix, & des pommes. Il étendit de la paille, du foin, & des feuilles d'arbres pour lui ſervir de lit. Cette réception raſ-

ſura

ſura le Voyageur, qui n'étoit entré qu'en tremblant. Il mangea des fruits que l'Ours lui avoit préſentez, & ſe coucha pour y repoſer un peu, attendant avec impatience le retour du Soleil. Si-tôt qu'il le vit paroître, il quitta bruſquement ſon Hôte qui dormoit encore; & fit grande diligence pour aller à ſa maiſon, où il ne ſe rendit qu'avec des grandes fatigues. Ses Voiſins furent tout étonnez de le voir, & ils ne pouvoient comprendre comment il avoit pu ſe retirer des neiges. Il leur raconta de point en point ſon avanture, & leur dit, qu'il avoit paſſé la nuit dans la grotte d'un Ours, & que s'ils vouloient, il leur ſeroit fort aiſe de l'y ſurprendre. Ils approuvérent tous le conſeil qu'il leur donnoit, & prirent des armes pour aller attaquer l'Ours, qui les voyant arriver en bon ordre, jugea bien qu'il ne pourroit jamais réſiſter à tant d'ennemis, & qu'il ſeroit accablé par le nombre; mais il emprunta des forces de ſon deſeſpoir, pour ſe défendre juſqu'à la derniére extrémité. Il ſe jetta à corps perdu dans la foule, & choiſit l'ingrat qui l'avoit trahi, après en avoir été reçu avec tant de courtoiſie, & d'une maniére ſi obligeante. Il déchira ce malheureux avec ſes dents, & avec ſes ongles,

les, & se laissa tomber sur lui, ayant la consolation de le voir périr, en périssant lui-même.

SENS MORAL.

L'ingratitude a souvent de mauvaises suites, & l'on ne plaint guére les ingrats, pour les malheurs qui leur arrivent. Cette Fable nous répresente un Ours transporté de fureur, & qui cherche à faire périr un lâche qui l'a trahi. Il le mit en piéces au milieu d'une foule d'hommes armez, qui ne purent jamais le défendre contre la furie d'un ennemi irrité, & que son desespoir rendoit invincible. On a vu souvent qu'un petit nombre de gens desespérez ont fait des actions qui paroissent incroyables. L'Histoire nous apprend que quinze mille Romains, réduits aux derniéres extrémitez, oférent attaquer six-vint mille Crotoniates, & les défirent à plate couture. Six cens soldats, résolus de perdre la vie, attaquérent, sous la conduite de Léonidas, l'armée de Xerxès, composée de cinq cens mille hommes. Ce combat si inégal dura depuis le commencement de la nuit jusqu'au lendemain après midi. Les Romains, quoiqu'ils fussent si belliqueux & si braves, ne s'obstinoient point à s'opposer au passage des gens qui fuyoient, pour ne pas s'exposer à leur desespoir. Quelque foible que soit un ennemi, il fait des efforts incroyables, & en peut vaincre un bien plus fort, quand on le pousse à bout sans vouloir lui faire de quartier; ou quand il a résolu de se venger de quelque grand outrage. L'Ours jugeant bien que sa vie étoit desespérée se voyant attaquée par tant d'ennemis, se jetta au travers de

darts,

darts, & des lances, pour déchirer l'ingrat qui lui jouoit un si mauvais tour.

Qui reçoit un bienfait, fût-ce d'un ennemi,
Mérite en l'oubliant la peine la plus rude.
Quelque haine où le cœur se puisse être affermi,
Peut-on vivre content, noirci d'ingratitude?

* *

FABLE XV.

Du Renard, & du Lynx.

Le Renard allant chercher quelque proye trouva par hazard un Lynx, dont il s'approcha, faisant semblant de le flater, & de le caresser. Où allez-vous tout seul, lui dit-il, ô le plus beau, & le plus aimable de tous les Animaux? Ne serez-vous point fâché que je vous accompagne jusqu'au lieu de vôtre retraite, ou si cela vous incommode, avez-vous pour agréable de venir à la mienne? Vous ne sauriez m'obliger plus sensiblement, & je ferai de mon côté tout mon possible pour vous y bien recevoir. Ce fut le compliment que le Renard fit au Lynx d'un air flateur, & caressant. Mais voyant que le Lynx le dédaignoit, & qu'il ne faisoit semblant de l'écouter, plein de courroux il changea de langage, & lui dit fiérement; Je ne me repens point de t'avoir appellé beau, puisque tu

l'es en effet; mais je ſuis fâché de voir tant de brutalité avec tant d'agrément. Es-tu devenu muet, ou ta bétiſe eſt-elle ſi grande, que tu ne puiſſes pas faire le moindre compliment à celui qui te comble de louanges? Le Lynx ſe voyant pouſſé de la ſorte par le Renard, lui repartit ſur le même ton. Tu es bien plus ſot toi même, avec ton babil dont tu étourdis tout le monde; tu reſſembles à ces grands párleurs, qui ne peuvent trouver la fin de leurs diſcours. Tu en dis trop pour pouvoir exécuter tout ce que tu dis; toutes ces belles paroles ſont artificieuſes, & ne viennent point du cœur. Voilà pourquoi je fais ſi peu de cas de ce que tu dis, & je n'y ajoûte point foi.

SENS MORAL.

Les grands parleurs ſont toûjours ſuſpects, & ne perſuadent guére. Le Renard de cette Fable eſt le modéle des impoſteurs & des fourbes, qui tâchent d'impoſer par leurs belles paroles. Leurs complimens, & leurs offres de ſervices, ſont autant de piéges qu'ils tendent aux dupes pour les ſurprendre. Le Renard ne careſſoit le Lynx, que pour l'attraper. De même les flateurs ne prodiguent leur encens que pour faire tomber dans le panneau ceux qu'ils ont choiſis pour être leur dupe. La méthode du Lynx eſt la meilleure dont on puiſſe ſe ſervir, pour rompre leurs meſures. Il ne faut pas faire ſemblant de les écouter; il faut rece-

recevoir avec froideur tous les empressemens qu'ils nous têmoignent. Cette indifférence les glace, & les déconcerte, & leur ôte l'espérance de pouvoir nous tromper. Le Renard fut tout étonné de voir la maniére dont le Lynx recevoit ses complimens, & il ne fut pas assez le maître de son dépit pour empêcher qu'il ne parût; de sorte que changeant de stile, il se mit à dire des injures au Lynx. C'est ce que font encore mille gens, imitateurs du Renard: car voyant que leurs artifices ne réüssissent point auprès des gens qu'ils avoient entrepris de tromper par leurs flateries, & par leurs complimens artificieux, ils les traitent de grossiers & de brutaux, qui payent par des incivilitez, les honnétetez, & les déférences que l'on a pour eux.

Quand d'éblouir quelqu'un la foible ardeur t'occupe,
Tu lui prodigues de l'encens;
Mais de cet art flateur tu peux être la dupe,
Si tu trouves de yeux perçans.

* * * * * * * * * * * * * * *

FABLE XVI.

De l'Ourse, & du Chien.

Un Chien s'étant égaré dans la campagne, & se sentant pressé de la faim, entra dans la Caverne d'une Ourse, & la pria très-instamment de vouloir lui donner à manger. L'Ourse eut compassion du Chien, le voyant réduit aux derniers abois. Elle lui servit tout ce qu'elle avoit de bon à manger. Le Chien ayant mangé à sa discrétion, alla se

coucher pour dormir. Ce procédé surprit l'Ourse, qui ne parut pas moins étonnée de la paresse, que de la gourmandise de son Hôte. Elle le réveilla, & lui dit d'un ton brusque. Leve-toi promtement, afin que nous allions ensemble à la chasse pour avoir dequoi souper. C'est assez de dormir pendant la nuit; il faut travailler pendant le jour; suis moi, & fais ce que je te dis, puisque je t'ai donné à diner. Quoique l'Ourse parlât avec beaucoup de chaleur, à peine put-elle faire ouvrir les yeux au Chien, qui trouvoit fort mauvais que l'Ourse eût interrompu son sommeil, & qu'elle l'eût troublé dans son repos. Ne vous hâtez pas tant, dit-il à l'Ourse, & laissez-moi dormir à mon aise encore quelque temps, si vous voulez que ma santé n'en souffre; car on s'incommode, quand on se met au travail incontinent après le repas. Lorsque j'aurai suffisamment reposé, je chasserai avec plus de courage, & de disposition. Le Chien ayant parlé de la sorte, se remit à dormir. Sa nonchalance, & sa paresse irritérent tellement l'Ourse, que se jettant sur le Chien, elle le mit en piéces sur le champ, & le dévora, sans se mettre en peine d'aller plus loin chercher d'autre proye, pour remédier à la faim, dont elle se sentoit pressée.

SENS.

Landesbibliothek Oldenburg

SENS MORAL.

Les lâches & les paresseux aiment mieux vivre dans la misére, que de faire des efforts pour travailler, & pour amasser dequoi subsister. Le Chien de cette Fable mouroit de faim, & se voyant régalé par l'Ourse, il dévora avidement tout ce qu'elle lui servit, abusant ainsi de sa bonté. C'est le symbole des parasites, qui aiment à faire bonne chére aux dépens d'autrui, & pourvu qu'il ne leur en coute rien. Ils traînent une vie malheureuse, allant chercher de table en table dequoi manger; ils essuyent à tous momens mille brusqueries, mille rebufades de la part des Maîtres & des domestiques des maisons qu'ils fréquentent. Ils pourroient s'épargner tous ces chagrins & tous ces mépris, s'ils vouloient travailler pour gagner dequoi vivre honnétement. Au pis aller, ne vaudroit-il pas mieux ne pas faire si bonne chére, & se passer de peu chez soi, que d'aller dans les maisons d'autrui, où ils sont regardez comme des fâcheux, & des importuns & méprisez comme des misérables? Platon se moqua un jour de Diogéne, qui lavoit des herbes pour son dîner, & lui dit, Si tu pouvois vivre parmi les hommes, tu ne serois pas réduit à vivre d'herbes. Mais Diogéne lui repliqua sur le champ. Si tu pouvois te contenter d'herbes, tu n'irois pas si souvent aux tables des grands Seigneurs faire l'écornifleur, & le parasite. Le Chien de cette Fable ne laissa rien de tout ce qui fut servi devant lui, & mangea tout avec une extrême avidité. C'est un défaut à quoi doivent prendre garde ceux qui mangent aux tables d'autrui. Il ne faut pas qu'ils fassent paroître de la gourmandise, en mangeant par excès, ni avec trop d'avidité. Il ne faut pas aussi qu'ils fassent paroître trop de délicatesse en desaprouvant les mets

qu'on leur sert, comme s'ils n'étoient pas à leur goût. Ce dégoût affecté & à contre temps, rebute le Maître & les Officiers, & fait qu'on ne regarde pas de bon œil des gens qui reçoivent de mauvaise grace ce qu'on leur donne. C'est une incivilité qui ne se peut pardonner, & qui n'est digne que de mépris.

Lorsqu'on a bien souffert, rien n'est plus dangereux,
Qu'un état d'abondance où tout nous réüssisse.
On s'oublie, on se perd à force d'être heureux,
Et l'excès du repas nous creuse un précipice.

* * * * * * * * * * * * * *

FABLE XVII.

Du Singe, & du Chien.

Un vieux Singe voyant un jeune Chien qui rongeoit un os, résolut de lui jouer un tour de son métier, & de lui enlever cet os. Dans ce dessein, il l'aborda, & se mit à jouer avec lui pour l'amuser, & pour lui faire lâcher prise. Le Chien ne donna point dans le panneau que le Singe lui tendoit, & grondant entre ses dents, il continua toûjours à ronger son os sans se soucier des caresses du Singe, qui continuant dans son entreprise, tourna le Chien en tant de maniéres, qu'il lui ôta enfin de force,

force, ce qu'il n'avoit pu lui ôter par adresse.

SENS MORAL.

Les fourbes font jouer tant de ressorts, & se mettent sous tant de figures, qu'on ne peut guére se garantir de leurs supercheries. On peut dire d'eux avec justice, qu'ils sont plus dangereux que les Singes les plus rusez, que le Poëte nous répréſente en cette Fable, comme le symbole de la malice. L'une de leurs principales adresses, est de caresser ceux qu'ils ont envie de tromper, & de leur faire tant de demonstrations d'amitié, que les plus fins y sont enfin attrapez. Le Chien dont il est parlé en cette Fable, ne se laissa point tromper par les caresses du vieux Singe, qui étoit beaucoup plus expert en malice, & qui eut enfin recours à la violence, pour venir à bout de ses desseins. C'est la maniére ordinaire dont se servent les Grands à l'égard des petits. Ils les oppriment à force ouverte lorsque leurs ruses n'ont pas réüssi; & ils ont recours à la violence, quand les prétextes leur manquent.

Crains ceux qui plus rusez que toi,
Sous couleur d'amitié, te cherchent, te caressent.
C'est pour avoir ton bien qu'à te voir ils s'empressent;
Bien-tôt de leur dessein la force fera foi.

* *

FABLE XVIII.

D'un Villageois, d'un Païsan, & d'un Ours.

Un Ours craignant d'être surpris dans sa Caverne, en boucha si bien l'entrée

avec

avec une grosse pierre, qu'il lui fut impossible de la rémuer, lorsqu'il en voulut sortir pour aller dans la campagne chercher dequoi appaiser la faim qui le tourmentoit. Il se mit à heurler d'une maniére pitoyable; de sorte qu'un Païsan qui passoit par hazard auprès de sa Caverne, s'en approcha ayant entendu les heurlemens de l'Ours, qui apperçut le Païsan au travers d'un trou. Il le pria très instamment de le secourir dans l'embarras où il se trouvoit lui promettant d'avoir une reconnoissance éternelle de ce bon office. Le Païsan consentit à faire ce que l'Ours souhaitoit, & fit de si grands efforts, qu'il ôta à force de bras, cette pierre de l'entrée de la Caverne. L'Ours voyant la porte débouchée, sortit au même moment, & fit mille démonstrations d'amitié à son libérateur, lui protestant qu'il tâcheroit de lui donner des marques effectives de sa reconnoissance. Ils marchérent de compagnie, après des complimens reciproques, l'Ours entretenant toûjours le Païsan du service important qu'il lui avoit rendu, & des grandes obligations qu'il lui avoit. A peine eurent-ils fait quelques pas, que cet Animal farouche changea de langage, & parla au Païsan en ces termes. Je meurs

de

de faim, il faut tout présentement que je te dévore. Eh quoi, lui repartit le Païsan transi de frayeur, je t'ai conservé la vie, par le secours que je t'ai donné, & tu veux me faire mourir? C'est donc ainsi que tu rens le mal pour le bien? Il ne faut point tant de raisonnemens, repliqua l'Ours; c'est une affaire résolue, je veux te dévorer; & je suis en droit de le faire. Sur quoi ce droit est-il fondé, demanda le Païsan? Si tu peux m'apporter quelque raison légitime pour autoriser ce que tu as envie de faire, j'y consens. L'Ours qui ne pouvoit goûter le raisonnement du Païsan, lui fit cette réponse. Ce n'est pas d'aujourd'huy que les hommes comptent pour rien les services passez, & qu'ils mettent en oubli les bienfaits qu'ils ont reçus. Sur ce principe, n'ai-je pas raison de vouloir te manger? Et afin que tu ne m'en croyes pas sur ma parole, prenons l'avois des trois premiers passans que nous trouverons en nôtre chemin, & rapportons nous en à leurs décisions. Le Païsan accepta la proposition de l'Ours. Peu de temps après, un Cheval vint à passer auprès d'eux, & l'Ours lui tint ce langage. Nous t'avons choisi pour arbitre d'un différent qui est survenu entre nous deux.

Voici

Voici le fait. Nous disputions pour savoir s'il n'est pas vrai, que dans le temps où nous sommes, l'on met incontinent en oubli les bienfaits reçûs? Et peut-on en douter, répondit le Cheval? Je ne l'ai que trop appris par ma propre expérience. Quand j'étois jeune, & plein de force, je servois mon Maître durant la guerre, & je lui ai aidé à remporter plusieurs victoires. Aussi me récompensoit-il fort bien des importans services que je lui rendois. J'avois toûjours un harnois fort riche; on me fournissoit de l'avoine, & du foin en abondance; mais depuis que la vieillesse m'a ôté mes forces, & que je ne suis bon à rien; car à peine puis-je me soutenir, & mettre les piez l'un devant l'autre: depuis ce temps-là, dis-je, on m'a retranché mon ordinaire; l'on ne me donne qu'une médiocre quantité de foin, je ne couche que sur de la paille: on ne me caresse, & l'on ne me flate plus comme l'on faisoit auparavant, & l'on me donne mille coups de bâton. Cet exemple est une preuve évidente, que l'on ne reconnoît plus les services passez. Ce discours allarma étrangement le Païsan, & il croyoit déja que son procès étoit perdu, lorsque l'Ours & lui apperçurent un grand Chien maigre

&

& hideux. Ils le ſaluérent lorſqu'il les aborda, & lui firent la méme propoſition qu'ils avoient faite au Cheval. Voici de quelle maniére il leur répondit. Lorſque j'avois encore tout le feu & toute l'ardeur de la jeuneſſe, je ſuivois mon Maître à la Chaſſe, je courois le Cerf, & le Sanglier, & toûjours avec ſuccès. Mon Maître, & tous les Domeſtiques de la maiſon me faiſoient mille careſſes, & me fourniſſoient abondamment dequoi vivre. Alors je ne me nourriſſois que de pain blanc, & l'on me donnoit chaque jour de la paille fraîche pour me coucher; mais depuis que mes jambes ſont devenues roides & languiſſantes par la vieilleſſe, & que je ſuis incapable de faire les mêmes exercices que je faiſois auparavant, je me vois tous les jours maltraité. A peine peut-on me ſouffrir dans le logis; on m'en chaſſe impitoyablement à coups de pierre, & de bâton. En faut-il davantage pour montrer, qu'on oublie aiſément les bienfaits? Les allarmes du Villageois furent augmentées par ce raiſonnement du Chien, de ſorte qu'il croyoit déja voir l'Ours ſe jetter ſur lui pour le dévorer; mais il ſe raſſura un peu à la veue d'un troiſiéme paſſant, qui devoit comme les deux premiers donner ſon

avis

avis ſur le différent qu'il avoit avec l'Ours. C'étoit un homme déja aſſez avancé en âge, & dont la mine grave & ſérieuſe lui attiroit du reſpect. Le Villageois ſe jetta d'abord à ſes genoux, ſe plaignant de l'ingratitude de l'Ours. Il lui raconta de quelle maniére il lui avoit ſauvé la vie en le tirant de ſa Caverne, où il ſeroit mort de faim; & que pour recompenſe de ce bon office, il vouloit le dévorer, diſant pour toute raiſon, que ce n'étoit plus la mode d'avoir de la reconnoiſſance pour les ſervices paſſez. Cela eſt vrai, dit le Vieillard avec un ton plein de gravité, quand on les a rendus à des ingrats; mais les gens de bien en conſervent toûjours la memoire. Le ſouvenir qu'ils en ont leur eſt utile & glorieux; au lieu que l'ingratitude deshonore ceux qui ſont tachez d'un vice ſi bas & que tôt ou tard ils en portent la peine. Sois perſuadé, continua le Vieillard, en s'adreſſant à l'Ours, qu'il t'arrivera quelque malheur en punition de ton crime, & prens garde que tu ne périſſes bien-tôt qui veux faire mourir ton bienfaicteur. Ces paroles ne furent pas dites en l'air par le Vieillard. Son preſſentiment eut ſon effet; car à peine avoit-il achevé de parler, que l'on vit venir

vers

vers eux un grand nombre de Chiens qui avoient lancé une bête dont ils avoient perdu la piste; mais au lieu de celle qu'ils poursuivoient, ils se jettérent sur l'Ours, le mirent en piéces & en firent curée, comme pour venger le Païsan à qui l'ingrat vouloit ôter la vie, quoiqu'il l'eût empéché de périr.

SENS MORAL.

Les perfides & les ingrats portent souvent la peine de leur perfidie & de leur ingratitude; le mal qu'ils veulent faire aux autres retombe sur eux. C'est ce que Philelphe a voulu montrer par la Fable de l'Ours qui voulut dévorer son bienfaicteur, qui se détourna de son chemin à sa priére, pour aller le secourir, & pour ôter les pierres qui bouchoient l'entrée de sa Caverne, où il seroit mort de faim sans ce secours. L'exemple de ce Païsan nous montre qu'il faut toûjours être dans la disposition de secourir les malheureux quand ils en ont besoin. On a toûjours à se reprocher beaucoup d'inhumanité, quand on y manque, & quand ils tombent dans quelque disgrace considerable, faute d'avoir été assistez. Sénéque a dit fort sagement, que celui qui néglige de secourir un malheureux prêt à périr, doit être regardé comme homicide. Les hommes sont entre eux comme les membres d'un même corps, qui s'aident & se soulagent réciproquement. Mais il arrive assez souvent que ceux qu'on a secourus avec le plus de zéle, & à qui l'on a rendu d'importans services, se soulévent contre leurs protecteurs. Non seulement ils perdent la mémoire du bien qu'on leur a fait, mais encore ils

rendent le mal pour le bien, tant leur malignité eſt grande. Dans le moment qu'on leur rend quelque bon office, ils proteſtent d'en avoir une reconnoiſſance éternelle, & de chercher toutes les occaſions de ſe revenger; mais peu après ils imitent l'infidélité & la perfidie de l'Ours, qui après tant de belles proteſtations d'une éternelle gratitude, voulut ſe jetter ſur le Païſan, pour le dévorer. Voilà ce qui fait que l'on a ſouvent moins de zéle à ſecourir ceux qui en ont beſoin. Après avoir été payé pluſieurs fois d'ingratitude, on appréhende toûjours de rencontrer des ingrats en ſon chemin; mais il n'eſt pas juſte d'abandonner d'honnêtes gens, à cauſe des mauvais tours des ingrats. Il faut toûjours faire tout le bien qu'on peut. Si ceux que l'on oblige en ont de la reconnoiſſance, à la bonne heure; s'ils en abuſent, il faut ſe contenter du témoignage de ſa conſcience, & du plaiſir ſecret d'avoir fait une bonne action. Il ſemble que l'Auteur de la Nature ait établi une eſpéce de correſpondance entre tous les corps dont l'Univers eſt compoſé, pour apprendre aux hommes à s'entr'aider réciproquement. Le Soleil communique ſa lumiére aux Etoiles & aux Planétes; ces vaſtes corps, quelque éloignez qu'ils ſoient de nous, ne laiſſent pas de nous ſoutenir par leur influences. Nous ne ſaurions vivre ſans le ſecours de l'air que nous reſpirons; la terre demeureroit ſtérile, ſi elle n'étoit continuellement humectée par les roſées ou par les pluyes. Les vapeurs que le Soleil éléve par ſa chaleur, retombent ſur la terre pour l'engraiſſer. Les Républiques ne s'entretiennent que par l'union & par la bonne intelligence des Citoyens qui les compoſent, & par les ſervices qu'ils ſe rendent réciproquement. Tout cela nous aprend à aſſiſter dans leurs beſoins ceux qui

ont

Landesbibliothek Oldenburg

ont recours à nous, dans les peines & dans les malheurs qui leur arrivent. S'ils en ont de la reconnoissance, il faut leur en savoir quelque gré; mais s'ils en usent autrement, il ne faut pas se rebuter pour cela. Leur ingratitude ne doit pas nous empêcher de faire du bien à d'autres qui en feront peut-être plus reconnoissans. Les ingrats doivent toûjours se souvenir de la Fable de l'Ours, que l'on feint avoir été puni cruellement de son ingratitude; dans le même temps qu'il se préparoit à dévorer le Païsan qui l'avoit secouru, & qui lui avoit ouvert si à propos la porte de sa Caverne. Les Poëtes disent qu'Ixion fut condamné à être mis sur une roue dans les Enfers, en punition de son ingratitude envers son beau-pére. Mais sans avoir recours à des Fables, il est certain que les ingrats sont punis par les remords de leur conscience, qui leur reproche continuellement leur perfidie, & qui les expose aux mépris & à la haine de tout le monde.

Tu reçois un bienfait, cherche à le reconnoître,
Autrement, quels malheurs ne t'attendent-ils pas?
Quoiqu'il soit grand-nombre d'ingrats,
Leur exemple peut-il t'autoriser à l'être?

FIN DES FABLES DE PHILELPHE.

FABLES DIVERSES TIRE'ES D'ESOPE,

Et mises en vers Latins
par GABRIAS & par AVIENUS.

FABLE I.

Du Renard sans queue.

Un Renard ayant donné dans un piége qu'on lui avoit tendu, ne put s'en dégager sans perdre sa queue. Se voyant ainsi défiguré, il en pensa mourir de douleur; mais pour se consoler dans sa disgrace, il tâcha de persuader à tous les autres Renards de se défaire de leur queue; s'imaginant que ce défaut ne seroit plus une difformité en lui, quand tous les autres Renards lui ressembleroient. Il leur répréſentoit, pour les convaincre, que la queue qu'ils portoient étoit un fardeau inutile & incommode, qui ne faisoit que les embarrasser. Dequoi nous servent nos queues, leur disoit-il, si ce n'est pour balayer la terre? Comme il se préparoit à leur étaler

une